

## Stendhal écrivain révolutionnaire par Maxime Gorki

Pour bien décrire, un artiste doit savoir voir, et même prévoir ; il a aussi le devoir de connaître beaucoup de choses. Il est des écrivains qui possèdent l'art de dépeindre la vérité de la vie avec plus de perfection que ne le font certains historiens qui, pourtant, ont mérité le titre de « grands ». Cela ne s'explique pas seulement par la différence du travail sur les livres, les documents ou le matériel vivant (autrement dit sur les hommes), ni par l'écart qu'il y a entre ce qui est arrivé dans un passé plus ou moins éloigné, et ce qui est survenu hier, qui survient aujourd'hui, et se reproduira nécessairement demain.

L'historien considère le passé en homme fort des réalisations de sa propre époque. Il parle de processus achevés comme un juge relate un crime, ou comme le ferait le défenseur du criminel. Il pousse des soupirs pleins de compassion pour ce "bon vieux temps", où la violence restait impunie, ou bien il force la note sombre de certains événements passés pour que les ténèbres de sa propre époque semblent moins denses. L'impartialité de Dieu d'ailleurs, dont Stendhal a si bien dit :

« On ne peut pardonner à Dieu que parce qu'il n'existe pas ».

Comme partout ailleurs, il y a, là aussi, des exceptions. Gibbon considérait que « L'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain » à travers le brouillard d'un millénaire et demi, et avec les yeux d'un homme du XVIIIème siècle ; mais il a décrit le développement du christianisme, son travail destructeur et sa victoire politique avec autant de relief que s'il avait été personnellement le témoin du processus qui confirma l'esclavage physique par l'esclavage spirituel, en remplaçant la libre critique de la pensée païenne par le fanatisme frénétique des gens d'église et des moines. Mais Gibbon avait un talent extraordinaire, et possédait en plus cette rare faculté d'artiste de ranimer le passé, de ressusciter les morts. Mais d'une façon plus générale, Guizot, historien émérite lui-même, a fort bien défini l'historien :

« Même sans vouloir tromper autrui, il commence par se leurrer lui-même. Pour prouver ce qu'il croit être la vérité, il tombe dans des inexactitudes qui lui semblent insignifiantes, cependant que sa passion étouffe ses doutes. »

Le lecteur soviétique comprend, naturellement, que ces mots visent la pression des classes sur la « liberté » et l'exactitude de pensée de l'historien. L'écrivain est, avant tout, un homme de son époque, spectateur direct ou même acteur de des drames et tragédies. Il peut être impartial s'il est suffisamment libéré de l'hypnose des préjugés et des préventions de sa classe ; s'il a des yeux honnêtes, s'il représente lui-même une parcelle de l'énergie concentrée de son époque, de l'énergie créatrice dirigée vers un but fermement établi par la croissance des droits à l'existence de la classe ouvrière. Le travail de l'écrivain diffère de celui de l'historien, non seulement par la force de son observation directe et de son expérience, mais encore parce que son « matériel vivant » est apte à résister à l'arbitraire des sympathies ou des antipathies de l'auteur pour telle ou telle classe. C'est précisément par cette force de résistance du « matériel vivant » que l'on peut expliquer l'apparition de plus en plus fréquente dans la société bourgeoise d'écrivains qui se font les historiens impartiaux de leur classe, et décrivent impitoyablement ses vices, sa rivalité, son avidité, sa cruauté, le légitime processus de sa « décadence et de sa chute ». L'apologie des auteurs européens à la solidité de l'ordre bourgeois est petit à petit remplacée par des requiem.

Stendhal a été le premier écrivain qui, au lendemain du triomphe de la bourgeoisie ait décrit avec sagacité et éclat les signes d'une décadence sociale inévitable de la bourgeoisie, ainsi que sa vue courte toute boétienne. Les historiens de la littérature française l'ont placé au rang des « classiques », mais ç'a n'a pas été sans réserves. On peut à peine prétendre que les Français soient fières de Stendhal.

Les raisons de la froideur témoignée par la critique française envers cet artiste original et personnel, et envers quelques autres, sont très justement indiquées par A. K. Vinogradoff dans une de ses précieuses préfaces aux traductions de livres français. A. K. Vinogradoff a le devoir social de compléter ses suggestions concernant les injustes et inexacts appréciations de la critique française quant à la signification sociale et politique de certains écrivains français. Ces suggestions sont extrêmement importantes et instructives pour nos lecteurs, ainsi que pour nos jeunes auteurs.

Stendhal est un exemple très frappant de l'auteur défiguré par la critique. Le professeur Lanson dit de lui, dans Histoire de la Littérature française, que « ses aventures personnelles n'ont aucun intérêt ».

Cela est dit d'un homme qui prit part à la campagne de Russie, qui a vécu le drame de la retraite, le désastre de l'armée ; d'un homme qui a été en liaison étroite avec les chefs de l'insurrection des carbonari italiens, qui a été condamné à mort par les tribunaux autrichiens, et qui passe toute sa vie sous la surveillance de la police, ce qui est également fort curieux.

Je ne sais plus qui – Faguet peut-être – avait noté qu'aux plus sombres jours de la retraite, dans le froid intense et au moment où la discipline n'existait plus, Stendhal prenait son service quotidien toujours ras  de frais, en grande tenue, « calme, ne perdant jamais sa passion pour l'analyse des  v nements, comme s'il ne croyait pas à la défaite de Napoléon ».

Ceci est le propre d'un homme fort d'esprit, et qui perçoit la portée historique des  v nements, d'un homme qui, tout en admirant l'énergie de Napoléon, n'en comprenait pas moins que si les calculs du conquérant de l'Europe, basés sur la révolte des serfs russes, étaient faux, cela ne signifiait pas pour cela que l'histoire allait s'arrêter.

Lanson a dit :

« L'activité littéraire de Stendhal est due à son amour de l'activité tout court et était guidée par cet amour ». « Stendhal aimait par-dessus tout l'énergie ».

La justesse de cette supposition est confirmée par l'existence agitée du grand écrivain. L'unique, la véritable héroïne de ses livres était, précisément, cette volonté de vivre, et il a été le premier à écrire des romans où la pression arbitraire de l'auteur sur ses personnages et sur la réalité reste imperceptible.

Par la force de son talent, il éleva l'histoire d'un crime banal au rang d'une analyse historico-philosophique de l'ordre bourgeois du début du XIXème siècle. Il a été le premier à discerner et à décrire le personnage de Julien Sorel, jeune homme de vingt-trois ans « n  dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimé par la pauvreté » qui se révoltait contre sa situation subalterne dans une société de bourgeois enrichis, et de la noblesse embourgeois e et appauvrie par la révolution.

Julien Sorel vivait au milieu de gens qui ne se réveillaient jamais avec cette pensée angoissante : où pourrais-je bien dîner ce soir ?

Les mots pris entre guillemets sont dits par Sorel lui-même au cours du procès qu'il fait à la société. Mais, par ces paroles, et comme indépendamment de la volonté de l'auteur, il rabaisse sa signification future et la signification de son drame personnel qui ne s'est point achevé avec sa mort, mais s'est poursuivi pendant un siècle encore, et continue toujours à se jouer pour les jeunes hommes d'Europe.

La société bourgeoise a guillotiner Julien Sorel, mais ce jeune ambitieux a ressuscité sous des noms différents dans quantité d'ouvrages des plus grands auteurs russes et occidentaux : dans des romans de Bulwer-Lytton et d'Alfred de Musset, de Balzac et de Lermontoff, de Sienkiewicz, de Paul Bourget, et de bien d'autres. Sous des traits moins appuyés mais aussi exacts, il a même ressuscité chez certains de nos auteurs méconnus, tels que Sleptzoff, Pomialovsky, Kuchtchevsky.

Le Julien Sorel de Stendhal est l'ancêtre de tous les « Héros » qui croient qu'une bonne instruction leur garantit une situation sociale indépendante conforme à leurs mérites, et leur assure une parfaite liberté d'esprit et d'action, un trait qui leur est commun : ils ont tous une ambition démesurée, mais ils vivent « sans dogme », sans ce dogme social qui marie la raison à la volonté... Avec toute l'abondance de dogmes cr s par elle, la société bourgeoise est, cependant, privée du dogme essentiel, de celui qui humanise les instincts bestiaux – si toutefois il est possible d'humaniser ces instincts dans les conditions archaïques de l'ordre capitaliste.

Dans son roman Le Rouge et le Noir, Stendhal a dépeint le drame des oppositions qui surgissent entre l'individu et la société, un drame dont on a tant et si stérilement discuté chez nous, dans les années 1870-1880, et que la bourgeoisie ne cessera de vivre que lorsqu'elle cessera d'exister.

Avec le génie créateur politique de la petite bourgeoisie, le nombre de ces drames ne fait qu'augmenter ; il s'en

joue des milliers sous des formes plus dures encore, et point n'est besoin d'être prophète pour dire qu'ils ne feront qu'accélérer la perte de la bourgeoisie.

Son intelligence aiguë et la puissance de son imagination ont permis à Stendhal de percer à jour l'hypocrisie, les mensonges de la bourgeoisie, et les contradictions inconciliables de l'orge bourgeois. A. K. Vinogradoff a raison lorsqu'il dit que la critique bourgeoise fermait les yeux sur les dangereuses conclusions de Stendhal. Il faisait figure d'étranger dans la littérature de son époque. Il le comprenait, et disait en plaisantant – sans se douter combien il était bon prophète : « On me lira en 1935 ».

On a commencé plus tôt à le lire et à le comprendre, et les écrivains ont tiré de son œuvre des enseignements qui ne son pas près de s'épuiser. Mais je crois que, pendant longtemps encore, on le jugera d'après les appréciations de la critique française, comme c'est le cas pour Stefan Zweig – un grand talent pourtant – qui rangeait Stendhal dans la catégorie des « chantres de leur vie », n'ayant pas reconnu en lui le poète et l'apologiste de l'énergie créatrice.

Il est tout particulièrement utile à nos jeunes écrivains de prendre des leçons chez un homme qui a su tirer d'un cas banal, relevant des annales judiciaires, toute une peinture de son époque. Nos jeunes écrivains compromettent bien souvent des sujets d'une haute portée sociale, en s'y attaquant sans avoir suffisamment étudié les documents du passé, et en ne connaissant que très superficiellement les données d'une réalité au courant rapide.

Quelques mots sur le style de Stendhal. Lanson, comme bien d'autres, disait :

« La forme des œuvres de Stendhal ne représente rien de particulier, il n'y a point d'art là-dedans, ce n'est que de la forme analytique de ses propres idées ».

Balzac n'avait pas non plus une trop bonne opinion de l'art descriptif de Stendhal. Visiblement soumis à l'opinion française, Zweig affirme également que Stendhal écrivait « sans se soucier du style, de la forme, du relief, comme s'il s'agissait d'une simple lettre à un ami ».

S'il est possible de comparer l'œuvre de Stendhal à de simples lettres, il serait plus exact de les appeler « lettres à l'avenir ».

À l'opposé de toutes les appréciations négatives de l'art stendhalien, nous n'en trouvons qu'une seule, celle que Gustave Flaubert donnait dans une lettre à son ami Alfred de Poitevin :

« Hier soir j'ai lu Le Rouge et le Noir de Stendhal. Cette œuvre se distingue par la pureté de son intelligence et par sa grande finesse. Le style est français. Mais est-ce seulement du style ? C'est le style. Ce vieux style que personne ne possède plus à présent ».

Cette appréciation du plus grand styliste l'emporte sur tous les jugements des critiques qui, entre autres, reprochaient à Stendhal d'écrire trop hâtivement, parce qu'il « ne voulait pas laisser le temps à l'artiste de styliser et d'enjoliver la réalité ». Mais la réalité n'exige et n'est digne d'être enjolivée que lorsqu'elle constitue une conséquence logique de la lutte du héros, homme sorti de la foule qui combat pour sa liberté physique et morale, et non pas lorsqu'elles n'est qu'une invention pure qui, directement ou non, justifie l'esclavage de l'homme.

Traduit du russe par Véra Volmane.

(Extrait d'un volume de Souvenirs, Notes et Essais à paraître prochainement à la Nouvelle Édition).

